

# PLACE DES ARTISTES

*Dans cette revue qui privilégie la réflexion et l'analyse, il nous a semblé essentiel de donner la parole aux artistes pour vous livrer d'autres points de vue, d'autres points de fuite. À partir de deux questions auxquelles ils peuvent répondre (ou non) très librement : À quel moment et dans quelles circonstances avez-vous ressenti que l'art peut agir sur le monde ? Quel rôle vous assignez-vous dans la société en tant qu'artiste ?*

**MAGALI DANIAUX ET CÉDRIC PIGOT**

**« C'est au sein même des pratiques que s'opèrent les changements »**

Est-ce que les tulipes de Jeff Koons offertes à la ville de Paris après les attentats de 2015 vont changer quoi que ce soit au *brainwashing* opéré par Daesh sur ses troupes d'assassins ?

Non, nous n'avons jamais pensé que l'art pouvait changer le monde. En revanche, la justice sociale, économique et écologique, oui. En tant qu'artistes, nous pouvons nous emparer de sujets contemporains cruciaux, tenter d'imaginer de nouvelles narrations, proposer des expériences esthétiques, poétiques ou conceptuelles qui engagent le public dans des réflexions sociales ou politiques, mais il nous semble que c'est au sein même des pratiques que s'opèrent les changements. Heid et Ruediger ont écrit dans leur ouvrage *Transfer: Kunst, Wirtschaft, Wissenschaft (Art, économie, science)*, paru en 2003, ce qui suit sur les stratégies artistiques contemporaines : « Les artistes

élargissent leur espace d'action au moyen de diverses stratégies interventionnistes. Ils ne se sentent plus liés à un marché de l'art centré sur l'objet, ils trouvent et inventent des formes opératoires basées sur des processus dans leur coopération avec des partenaires dans tous les domaines de la société. À côté de ces possibilités d'actions stratégiques, un rôle important est attribué à l'investigation et la réflexion de conditions systémiques. De cette façon, la recherche artistique peut fondamentalement contribuer à conférer et à s'approprier une expérience innovante du monde. » Nous nous sentons, au travers de nos recherches et de nos œuvres, participer totalement de cette approche.

Les nouvelles technologies, dont on s'empare pour ne pas laisser le territoire aux seules industries créatives ou parce qu'elles opèrent en profondeur



© Akiko Gharbi

nous souhaiterions faire voler en éclats et qui nous résiste.

Nous sommes des artistes de terrain et une part importante de notre travail est dédiée à la recherche et à la prise en compte du territoire sur lequel nous opérons et de ses populations. Nous travaillons actuellement sur des projets en Alaska, dont la temporalité est celle de la planète Terre, un temps qui n'est pas le temps de l'homme, un temps géologique. Brûler du bois de la forêt de Solitude afin de créer une anomalie archéologique, une trace pour le futur, creuser un trou dans la toundra de manière à créer un lac, conséquence du réchauffement climatique et de la fonte du permafrost, révéler la fragilité de la croûte terrestre, un changement de surface, de la terre à l'eau, opération d'alchimistes sur le long terme. Une temporalité qui contraste fortement avec l'hyper-urgence des thèmes abordés dans nos œuvres et à laquelle nous répondons par la contemplation, l'immobilisme actif (*Devenir graine*) et l'intensité.

dans nos sociétés, ont créé, dans le champ de l'art, des nouvelles manières d'être à l'œuvre. Le champ critique s'ouvre et des collaborations entre différents domaines de recherche viennent enrichir les points de vue et les expériences.

Ce sont peut-être les conditions de monstration, le format de l'exposition qui, bien que souvent questionné par les *curators*, n'en demeure pas moins ce cadre que

Changer le monde n'a jamais été au cœur de nos problématiques de création ; en revanche, y participer en partageant de la pensée nous semble primordial, et c'est la raison pour laquelle nous avons créé tous les trois, avec Stéphanie Boubli, les éditions Supernova en 2014. Nous publions de la poésie, un magazine *Jungle Juice* tous les trois-quatre mois, ainsi que des essais. En janvier dernier, nous avons publié le *Dictionnaire de réalité tactique*.

*Intelligence culturelle et contrôle social* de Konrad Becker, qui dirige le World-Information Institute. Cet ouvrage, premier opus d'une série de trois à paraître chez nous cette année, est un manuel de survie cognitive dans le désordre informationnel du nouveau siècle. Konrad Becker explore l'histoire des relations entre cartographie et pouvoir, les sciences de l'information et de la communication, les origines de la psychanalyse et les sciences cognitives, l'économie de l'attention, la cybernétique et l'histoire des technologies électriques, électromagnétiques et informatiques. Il nous plonge dans ce qui constitue le monde hyper-contemporain des *think tanks* de faiseurs d'opinion et des agences de renseignement. C'est un encouragement à penser une « écologie de l'esprit ».

Enfin, pour finir en ouvrant sur des possibles : en mai prochain, nous fêtons la parution de *La Fiction réparatrice* d'Émilie Notéris. Déjouer le genre de nos imaginaires est l'un des projets des *Cultural Studies* dans la perspective desquelles s'inscrit *La Fiction réparatrice*. Il ne s'agit plus seulement de dire que les manières de penser et les représentations diffèrent en fonction des socialisations genrées, mais de saisir la façon dont les images, les mythes et les récits agissent sur la texture affective du monde social. Imaginaire et fiction ne constituent pas des univers parallèles, mais sont le réel par lequel se recomposent et se légitiment l'ordre, la norme ou, comme l'invite Émilie Notéris, le désordre.

NECTART

Depuis leur rencontre en 2001, l'œuvre conjointe de **Magali Daniaux** et **Cédric Pigot** est marquée du double sceau de l'expérimentation et de la performance. Leurs pièces mêlent divers médias et associent des registres opposés, avec une prédilection pour les correspondances entre science-fiction et documentaire, ingénierie de pointe et contes fantastiques, matériaux lourds et sensations fugaces. Aux installations et objets, dessins et collages de leurs débuts se sont progressivement ajoutés des expérimentations et gestes artistiques plus immatériels. Vidéos, créations sonores, musique, poésie, recherches olfactives, œuvres virtuelles aux confins de l'art numérique ont formé un cycle d'œuvres consacrées aux étendues arctiques et qui abordent des problématiques liées au changement climatique, aux questions économiques, politiques et géostratégiques, au développement urbain et à la gestion des ressources alimentaires. Ils travaillent actuellement en Alaska sur des projets consacrés à l'archéologie, à la géologie et au réchauffement climatique. Ils dirigent la collection « Essais » au sein des éditions Supernova, qu'ils ont fondées en 2014 avec Stéphanie Boubli.

Leur travail a notamment été montré au musée du Jeu de Paume à Paris en 2014, à la biennale d'architecture de Venise en 2014, au Barents Spektakel en Norvège en 2013, à l'Opéra d'Oslo lors du festival Ultima en 2011, au Palais de Tokyo à Paris en 2011, à Qui vive ?, biennale internationale de Moscou, en 2010, au Dashanzi Art Festival de Pékin en 2004. Ils ont été résidents à la cité Siam de Bangkok en 2005, au Dar Batha de Fès au Maroc en 2013, à l'Akademie Schloss Solitude de Stuttgart en 2015 et 2016. En 2010, ils ont été finalistes du prix Coal art et environnement.

<http://daniauxpigot.com/>  
<http://www.supernovaeditions.com/>

CHRISTOPHE RULHES

## « L'art est une manière de faire des mondes »



© Hélène Cornaud

L'art agit-il vraiment sur le monde ? L'art que chaque artiste fabrique agit au moins pour son ordinaire, ses proximités et sphères de reconnaissance plus ou moins élargies. Ce sont déjà des mondes en soi, et sans doute le début d'une participation au réel du grand Monde, si tant est que l'on puisse le saisir un temps. Mais l'art, comme toute communication, agit avant tout peu à peu, sur des personnes et des choses en monades, donc sur des fragments de monde. En tant que pratique interactionnelle de premier plan, l'art agit certes sur les attachements réciproques mais sur soi avant tout, et de petits liens en petits nœuds mutuels, sans doute sur les gens et leurs représentations de la réalité. L'action est donc possible. Cette sensation de pouvoir influencer le monde

par un chant, une tentative de transport d'émotion, un rire, il me semble l'avoir eue très jeune. Par exemple, à 6 ou 7 ans, je ne voulais pas monter sur les tables où mes parents me poussaient pour chanter en occitan devant les membres de la famille réunie. Je finissais par le faire pour satisfaire à l'ambiance, et induire le monde vers ma tranquillité et la fierté supposée de mes parents. À 8 ans, j'essayais de faire rire mon père à l'église lorsqu'il chantait devant la petite communauté du village, je ne croyais pas en dieu, même si j'ai fortement cru le voir plusieurs fois. En pouffant ou en tirant

la langue, j'avais la sensation d'intervenir dans les chants paternels. Et si je tirais un petit rire de sa part, de mon père, ou parvenais à le déconcentrer, dieu, j'agissais sur plusieurs mondes à la fois, immanents et transcendants, psychologiques et sociologiques. Quel pouvoir ! Ça ne plaisait pas aux vieilles grands-tantes villageoises occitanes, qui vêtues de noir se tenaient dans l'église « *del costat de las femmas* ». Je me rappelle du malin plaisir que je prenais à jouer de ça. Si chanter devant un public à faire, à conquérir ou à satisfaire, ou transporter une émotion au sein d'une représentation peut être considéré comme de l'art et un agir sur le monde, alors je crois que c'est dans ces premières circonstances que je m'en suis rendu compte.

Je ne m'assigne aucun rôle par principe en tant qu'artiste, mais j'aime donner un point de vue et le partager en tant qu'humain terrien habitant ici. Les rôles sont pluriels, flous, parfois divergents ou convergents, comme les temps et les lieux. Je ne me sens pas toujours plein artiste. J'oublie parfois l'art, même s'il teinte sans doute quasiment tous mes états de rôle, jusqu'à ceux de père, de fils ou de frère. Je me sens très souvent « personne » avant tout, et j'en suis heureux. En dehors de ma compagnie et de certains moments spécifiques de l'artisanat du plateau, où des responsabilités sont parfois attribuées avant de faire, je laisse les relations et les rôles se construire par eux-mêmes autour de l'art que j'active, avec mes partenaires

de jeux et de création, et surtout avec les membres du public. Parfois, des reconnaissances ou des retours me gratifient et me responsabilisent, quand des personnes me parlent d'émotions, de surprises ou de beautés au sujet de mon travail. L'assignation n'est pas univoque. Elle se joue dans la pragmatique des relations, à la croisée des goûts et des qualifications. L'assignation se joue dans l'action et dans une voix moyenne de l'être, qui fait que toute œuvre et tout artiste, comme toute personne qui vit pleinement la sujétion, est à la fois agi et agissant. Même s'ils se soumettent très souvent au mode pronominal de « s'amuser », de « se faire » ou de « se définir » – comme dans la voix moyenne des anciens Grecs, qui exprime une participation directe, une implication spécifique, ou même une forme de bénéfice pour le sujet qui fait l'action –, c'est avec un détour évident par l'autre que s'expriment les artistes et les personnes. Il est clair que lorsque quelqu'un me dit « ça m'a fait du bien », je me sens gratifié dans une « agence » partagée. Car l'art que je fabrique, avant toute remarque extérieure, est une tentative d'expression et de résilience personnelles. En retour, je dissémine ma personne et celle de mes proches et collaborateurs dans cet art. Je cherche donc du plaisir et du contact. Si cela marche pour moi, cela pourrait peut-être marcher avec d'autres. Je me sens membre du public, que je considère capable, fort et émancipé. Si je prends soin de mes goûts et de mes attachements dans les textes, musiques et mises

en scène, alors j'ai la sensation de prendre soin du public. Je crois que dans la tentative de transport d'émotions il y a de l'éthique, du soin de l'autre et de soi, voire de la thérapeutique, donc de l'empathie et de l'agir dans l'art. Tout reste bien fragile quoique tout à fait capable. L'art est une manière de faire des mondes.

NECTART

Né dans l'Aveyron dans un contexte paysan bilingue français-occitan où il chante dès le plus jeune âge, **Christophe Rulhes** est l'auteur et le metteur en scène du GdRA, collectif théâtral pluridisciplinaire qui élabore ses pièces à partir du réel, de l'ordinaire et du témoignage de personnes vivantes. Musicien multi-instrumentiste, diplômé en communication, ingénieur-maître en sociologie et anthropologue de l'EHESS, il œuvre à un théâtre de l'enquête et du public où la participation et l'expérience jouent un rôle central, pour une fiction vraie.

## MOÏSE TOURÉ

### « *L'art, ce choc en retour...* »

Le fait que j'existe sans fondement autre que ma naissance m'oblige à chercher en moi et hors de moi la nécessité de mes actes. D'une certaine façon, cette recherche est tout entière tournée vers l'extérieur, puisque ce que je suis procède tout autant de l'invention que de la découverte.

Je suis au milieu du monde, je suis au milieu de l'humanité et, d'une certaine manière, entièrement défini par eux. En fin de compte, il suffisait non de nommer les choses mais d'être nommé par elles. De s'abandonner, de se déprendre, de s'éloigner de soi, faisant d'une volonté à « rebrousse chemin » le miroir du monde.



DR

Et ce n'est pas renoncer mais CHOISIR d'être parlé plutôt que de parler, accueillir le langage plutôt que de s'en servir.

L'art est cette forme de langage indirect, ce *choc en retour* qui, tout ensemble, donne à voir et rabat le sens sur notre propre existence, faisant de la facticité d'être là le foyer de toutes les valeurs. Ainsi, pour un artiste, il suffit qu'il se figure tel une vestale, le garant du genre humain. Requis d'un jour, requis toujours, voilà le moi.

### Quel rôle vous assignez-vous dans la société en tant qu'artiste ?

Moi, contemporain.

Moi et ma tradition

Moi et ma modernité

Moi et le monde

Moi et mon pays, ville, village

Moi et mon paysage

Moi et mon visage

Moi et les visages

Moi et ma langue

Moi et les langues

Moi et la carte – territoire

Moi et ma géographie humaine

Moi et les murmures du monde

Moi et ma communauté

Moi et les communautés

Moi et mes rêves, mes imaginaires

Moi comme promesse

Moi, Moi, Moi, Moi, Moi

Moi humain

Je voudrais vous dire Moi et mon monde, au monde.

NECTART

**Moïse Touré** est un rassembleur. Sa pratique artistique de metteur en scène est nourrie du bruissement du monde. Aujourd'hui plus que jamais, il ressent la nécessité de partager et de transmettre ce vécu artistique et sa lecture du monde, de confronter le local au global, et ce au travers de projets, de créations et de rencontres. Dans chacune de ses expériences, les questions de la langue, du territoire et des identités sont posées comme enjeu de réflexion de travail. Il crée la compagnie Les Inachevés en 1984 à Grenoble, et poursuit dès lors son parcours en France et à l'étranger. Il s'engage activement auprès du Théâtre national de l'Odéon, sous la direction de Georges Lavautant, et est associé à la Scène nationale de Guadeloupe et à Bonlieu, scène nationale d'Annecy. Voyageur, il multiplie les collaborations artistiques à travers le monde.

À partir de 2012, il ouvre une nouvelle perspective de son aventure artistique avec la création de l'Académie des savoirs et des pratiques artistiques partagées, avec pour premier acte fondateur la mise en œuvre du projet *Trilogie pour un dialogue de continents. Duras, notre contemporaine* – Europe (France)/Afrique (Burkina Faso)/Asie (Vietnam) –, à travers les écrits de l'auteure. L'Académie se donne aussi pour objectif de réinventer des espaces de créativité dans la ville à travers les projets *Utopies urbaines* à Grenoble et dans le Vercors (2014-2016), avec la participation de 300 habitants, et *Promesse Factory*, impliquant 50 femmes de la région d'Annecy, qui a abouti à une création sur le grand plateau de Bonlieu, scène nationale.

ENJ  
EUX  
CULT  
URELS